



Dans la vallée du Nil au Soudan, des habitats vieux de plusieurs milliers d'années sont mis au jour. Des campements de chasseurs à la cité de Kerma, en passant par des villages d'agriculteurs, l'aridisation a contraint les hommes à se rapprocher du fleuve.

Par Geneviève Lüscher

Le site archéologique de Kerma se trouve presque à la même latitude que le Mali, mais en face, à l'est du continent. Une équipe d'archéologues suisses y effectue depuis plusieurs décennies des fouilles dans la plaine du Nil en amont de la troisième cataracte, des travaux dirigés d'abord par l'archéologue genevois Charles Bonnet, puis aujourd'hui par Matthieu Honegger de l'Université de Neuchâtel. C'est dans cette fertile vallée que le premier royaume de Nubie a vu le jour vers 2500 av. J.-C. et avec lui sa capitale Kerma dont les ruines sont encore visibles aujourd'hui. Kerma n'a pas surgi du néant. «Des prospections nous ont permis de dé-



Vue aérienne de la ville nubienne de Kerma et de son temple principal, encore conservé sur une hauteur de 20 mètres (2500 à 1500 av. J.-C.).
Photo Matthieu Honegger (en haut), Prisma



Du village de huttes à la cité royale

montrer que des hommes vivaient déjà ici au mésolithique, entre 8000 et 6000 av. J.-C. », explique Matthieu Honegger. Une colonisation dont on a pu retrouver les traces de manière plus au moins continue pendant le néolithique (entre 6000 et 3500 av. J.-C.) et ce qu'on appelle le « pré-Kerma » (entre 3500 et 2500 av. J.-C.) jusqu'à l'époque du royaume de Kerma et de sa capitale éponyme (entre 2500 et 1500 av. J.-C.).

L'AGRICULTURE, UNE RÉPONSE À L'ARIDITÉ ?

« Ce qu'il y a de passionnant dans notre projet, poursuit l'archéologue, c'est qu'il permet de mettre en parallèle un changement climatique et l'évolution culturelle et socio-économique qui va des chasseurs du mésolithique aux citadins de Kerma, en passant par les éleveurs semi-nomades du néolithique et les agriculteurs du pré-Kerma. » Les chercheurs se demandent donc si les changements climatiques n'ont pas partiellement déclenché des innova-

tions culturelles comme l'élevage, l'agriculture et l'urbanisation.

Au mésolithique, le climat était extrêmement humide et la plaine du Nil en proie à des inondations répétées. Les archéologues n'ont trouvé des traces éparpillées remontant à cette époque que sur des terrasses alluviales surélevées, situées à bonne distance du lit actuel du fleuve. Autrefois situés dans la savane, ces sites archéologiques se trouvent aujourd'hui en plein désert.

Au néolithique, les hommes se sédentarisent lentement et par intermittence. Ils élèvent du bétail dans la savane, mais ne connaissent pas encore l'agriculture. Le climat devient plus sec, mais le Nil est encore très large. Ses bras baignent et inondent régulièrement des îles légèrement surélevées. Sur l'une d'entre elles, les archéologues ont découvert une colonie : « Il s'agit des restes de huttes rondes, très simples, de foyers et d'enclos à bétail », note

le chercheur. Les archéologues ont également fait une autre découverte intéressante : des meules. « Nous supposons que les hommes avaient commencé à ramasser des graminées sauvages et à moudre leurs graines, une forme primitive d'agriculture qui se développera par la suite ! »

CONCENTRATION PRÈS DU FLEUVE

Cette île a également été habitée pendant le pré-Kerma. La sécheresse avait mis un terme aux inondations, permettant l'établissement d'une colonie durable. Des huttes rondes et des enclos à bétail y ont été mis au jour, mais aussi des fosses à grain qui témoignent de l'apparition de l'agriculture. « La découverte de deux bâtiments rectangulaires et de restes de fortifications avec de grands bastions a été décisive, poursuit l'archéologue. Ce sont des éléments totalement nouveaux sur le plan architectonique. » Selon lui, il pourrait s'agir des premiers indices d'un urbanisme archaïque dû à la concentration croissante de la population près du fleuve. « L'aridité a obligé les gens à s'installer plus près du fleuve. Le changement climatique, la densité de population et une plus grande aisance sont autant de paramètres décisifs pour une urbanisation. »

Le mystère des grandes colonies

Vers 500 avant J.-C., des colonies de plusieurs milliers d'habitants ont surgi quasiment du néant en Afrique subsaharienne. La question de leur apparition et de leur disparition peu après reste une énigme.

Au Nigeria aussi, des archéologues s'activent. Un projet allemand de recherche y étudie les relations entre changement climatique, transformation du paysage et évolution culturelle pendant les deux millénaires qui ont précédé notre ère. L'équipe dirigée par Peter Breunig de l'Université de Francfort travaille notamment dans le bassin du Tchad et étudie les structures d'anciennes cités au moyen, d'une part, de la prospection magnétique à grande échelle et, d'autre part, en fouillant de petites surfaces.

Les chercheurs ont pu établir qu'au cours du deuxième millénaire avant J.-C., une culture florissante basée sur l'agriculture et l'élevage avait traversé une période de crise. Détruisant les bases de son existence, une vague de sécheresse l'aurait incitée à opter pour un autre mode de vie et fait repasser de la sédentarité au nomadisme. Selon Peter Breunig, cela expliquerait l'absence frappante de traces de colonies humaines au cours du premier millénaire dans certains secteurs de la zone étudiée.

Plutôt des motifs sociaux

Ensuite, vers 500 avant J.-C., de très grandes cités de plusieurs milliers d'habitants ont surgi, quasiment du néant et pour la première fois en Afrique subsaharienne. « C'est un événement sensationnel, note-t-il. Des populations se sont concentrées ici sans que nous puissions expliquer précisément comment et pourquoi. Il se peut que la sécheresse ait été un déclencheur, mais l'émergence d'une cité de cette taille est plutôt due à des motifs sociaux. » Et cela suppose une nouvelle forme de cohabitation et de nouvelles structures sociales. Les recherches effectuées au Nigeria dans la colonie de Zilum montrent ainsi que le site était entouré d'un fossé imposant, carrément « spectaculaire », qu'il aurait été impossible de creuser sans des efforts collectifs. Les ressources avaient-elles tellement diminué qu'il avait fallu prendre des mesures pour se protéger ? C'est la question que se posent les chercheurs.

Cette grande colonie a disparu vers 200 avant J.-C. aussi soudainement qu'elle était apparue. « Apparemment, l'expérience « urbaine » avait échoué », avance Peter Breunig.



Fouille d'une fortification et d'une entrée de l'agglomération proto-urbaine du pré-Kerma.

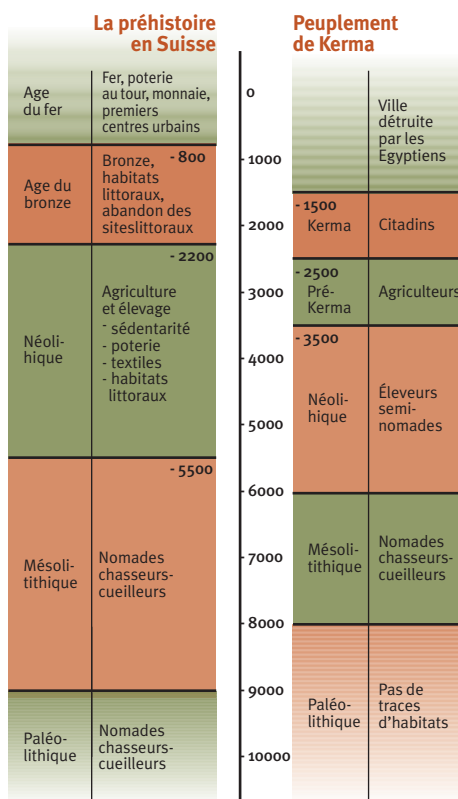
D'après l'archéologue, les différentes offrandes retrouvées dans des tombes de la même époque montrent que la communauté humaine avait commencé à se réorganiser. « A cette époque, on assiste à une différenciation sociale très nette, explique-t-il. L'agriculture rendue possible par l'irrigation et les premières tentatives de commerce avec l'Égypte créent des richesses et donc une élite. » Le royaume de Kerma a vu le jour vers 2500 av. J.-C. et a duré jusqu'à la colonisation de la Nubie par les Égyptiens vers 1500 av. J.-C. Le centre des colonies de peuplement s'est encore

déplacé plus près du Nil, probablement à cause de l'assèchement des bras du fleuve qui coulaient encore au pré-Kerma. La capitale Kerma est sise à quelque 5 kilomètres à l'ouest de l'agglomération qui l'a précédée. La cité présente une structure avec des rues, des places, des temples monumentaux et une muraille avec des portes. Ses bâtiments sont rectangulaires et construits en briques de limon, des éléments qui témoignent de l'influence égyptienne. Hors d'Égypte, Kerma est la plus ancienne ville d'Afrique connue à ce jour.

L'histoire du peuplement de cette zone présente une lacune entre l'agglomération pré-Kerma et la cité royale. « Nous ne connaissons pas les plus anciennes phases de la cité », regrette le chercheur. Il suppose que les premières structures urbaines présentaient davantage de similitudes architectoniques avec l'agglomération pré-Kerma. On a en effet découvert dans les plus anciens quartiers de Kerma des huttes rondes « à l'ancienne » et des fosses à grain.

DÉTRUITE PAR LES ÉGYPTIENS

Matthieu Honegger n'est pas en mesure d'affirmer si cette ville a été fondée en réponse directe à l'aridisation. En revanche, il est certain que le déplacement du site plus près de l'eau s'est produit pour des raisons climatiques. La ville a connu une forte prospérité grâce à un commerce florissant d'or, de bois d'ébène et d'ivoire venus d'Afrique noire, des matières premières très convoitées par une Égypte alors en plein essor. Mais c'est aussi le pharaon égyptien Thoutmosis I qui a détruit la ville de Kerma en 1500 av. J.-C. et a annexé la Nubie.



Les différences de dates pour des périodes de même nom résultent de développements culturels différents.